



ABC Africa

de Abbas Kiarostami

Fiche technique Documentaire

Iran/France - 2001 - 1h24 -
Couleur

Réalisation et scénario :
Abbas Kiarostami

Image :
Seifollah Samadian

Montage :
Abbas Kiarostami

Son :
M. Reza Delpak



Résumé

Ouganda, avril 2000, Abbas Kiarostami et son assistant Seifollah Samadian, sollicités par une association humanitaire, le Fonds International de Développement Agricole (FIDA), arrivent à Kampala. Pendant dix jours, leur caméra DV découvre et caresse mille visages d'enfants, tous orphelins, tous ayant perdu leurs parents à cause du Sida. Elle raconte les rires et les larmes, la musique et les silences, la vie et la mort. Elle témoigne d'une Afrique joyeuse malgré la souffrance et la maladie...

Critique

(...) Le trajet de l'aéroport à la ville, la seule figure imposée du voyage : pour aller d'Entebbe à Kampala, on emprunte une route goudronnée à deux voies qui passe entre des bananeraies, progressivement mangées par les quartiers d'habitations précaires qui entourent la capitale. Si l'on relate un périple en Ouganda, on s'abstient d'en parler, de ces quelques kilomètres qui servent de parcours initiatique à qui découvre le pays pour la première fois. Un journaliste, un documentariste connaît son sujet : s'il évoque la route de l'aéroport, il dévoile son statut de néophyte.

Au début d'**ABC Africa**, Abbas Kiarostami filme le trajet d'Entebbe à Kampala, le chauffeur du minibus, les panneaux publicitaires en tôle rouillée, les baraques entou-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

rées de terre rouge. Le cinéaste iranien ne connaissait rien à l'Afrique avant le premier jour de tournage, ce travelling à travers les vitres de la voiture l'annonce sans fard. Il a rapporté de son voyage en Ouganda un film d'une éclatante beauté, mu par la force de ces premiers regards portés sur un monde nouveau. **ABC Africa** est une succession de révélations, de moments où les yeux se dessillent.

Les premières images montrent un fax qui se déroule dans le bureau du cinéaste. Une agence de l'ONU, le Fonds international de développement agricole, invitant le "Dear Director Kiarostami" à venir constater de lui-même les efforts des femmes ougandaises pour faire face aux ravages de l'épidémie de sida qui a fait 1,6 million d'orphelins dans ce pays d'Afrique centrale.

Au fil du parcours du réalisateur et de sa toute petite équipe, on entendra le film que les promoteurs onusiens du projet avaient en tête : les responsables du programme Uweso (Effort des femmes ougandaises pour sauver les orphelins) expliquent le système de financement de microprojets, organisent des réunions d'information pendant lesquelles des femmes muettes attendent que l'un des responsables ait fini d'expliquer leur vie aux documentaristes.

Mais l'effet de propagande - aujourd'hui, on dirait plutôt de "sensibilisation" - ne vient pas. Ce qui vient, c'est l'infinie complexité de la vie, sa force irrépressible, même si elle doit croître à l'ombre de la mort. Abbas Kiarostami saisit le monde à travers une toute petite caméra DV (vidéo digitale), Seifollah Samadian, son assistant, filme également, avec le même instrument. Parfois, à l'écran, on découvre l'un ou l'autre et on se fait une idée exacte de la place du cinéaste dans le monde qu'il filme. Il est tout près (comme dans cette séquence où les enfants s'agglutinent autour de la caméra jusqu'à former une masse compacte), mais jamais il ne fait mine de pénétrer très avant dans cette réalité.

ABC Africa n'est qu'un assemblage de signes, de traces superficielles, comme ces marques de balles sur les murs d'une maison abandonnée, ces sacs-poubelle qui dissimulent les affiches d'une campagne de prévention contre le sida dans une ville sous forte influence catholique.

Cette collecte ne se fait pas au hasard. Par exemple : au bout du trajet Entebbe-Kampala, il y a le Sheraton. De la fenêtre de sa chambre, Kiarostami filme la ville. En trois plans très brefs, qui s'élargissent successivement, on passe de jardins luxuriants, où l'on vient flâner, aux immeubles modernes, pour découvrir enfin l'emboîtement de ces deux éléments dans une mer de bidonvilles.

D'autres signes sont extraits de leur gangue avec plus de patience, comme l'impression d'étrangeté que donnent ces rues pleines d'enfants et vides d'adultes, filmées à Masaka, dans l'une des régions les plus touchées par l'épidémie. Une séquence, une seule, affronte directement la douleur immense que provoque le fléau. Tournée dans un hôpital, elle montre des agonisants dont on soigne les diarrhées, les maladies pulmonaires, mais pas le sida, faute de médicaments appropriés, et se conclut sur le plus dérisoire, le plus scandaleux et le plus ordinaire des enterrements africains.

Au hasard du voyage, Abbas Kiarostami a rencontré un couple autrichien, venu en Ouganda pour adopter un enfant. Avec l'orphelin arraché à la fois au désastre et à son pays, il a fait la route de Kampala à Entebbe, laissant derrière lui ce champ de ruines et de vie, qu'il a effleuré de la grâce de son regard. Ce chaos n'en est peut-être pas devenu plus intelligible, mais il est devenu partie intégrante de notre monde à nous, qui avons vu le film.

Thomas Sotinel

Le Monde Interactif - 23 Octobre 2001

En avril 2000, Abbas Kiarostami s'est rendu en Ouganda sur l'invitation du Fida (Fonds international de développement agricole), un organisme humanitaire qui soutient notamment les femmes en charge des nombreux orphelins causés par la guerre civile et le sida. «Un documentaire de votre conception, avait-on précisé au cinéaste, donnerait de l'importance à ce problème et attirerait l'attention de l'opinion internationale.»

Pour le maître iranien, ce travail de commande est un retour aux sources. Il a longtemps tourné et fait tourner des courts métrages à caractère pédagogique et préféré les enfants aux acteurs. Le voici donc qui atterrit à Kampala avec son assistant, chacun armé d'une caméra numérique. Dix jours durant, ils parcourent le pays, interrogent des responsables, sont encerclés par des nuées de gamins rieurs et sautillants, visitent un hôpital, assistent à des réunions de femmes ponctuées de chants et de danse.

(...) Très à l'aise pour retourner en vrais moments de cinéma les inévitables attroupements que même de petites caméras ne manquent pas de susciter, il se contente trop souvent d'imprimer ici et là sa griffe d'auteur, d'appliquer sa science du regard à un simple travail de reporter. (...)

François Gorin

Télérama n° 2702 - 27 octobre 2001

Le 23 mars 2000, Abbas Kiarostami reçoit un fax du Fonds international de développement agricole (FIDA), une organisation non gouvernementale qui lui commande un film documentaire à propos de la situation dramatique des orphelins ougandais. Devant les ravages de la guerre civile et de l'épidémie de sida, le FIDA a mis en place un programme destiné aux orphelins, intitulé UWESO (Uganda Women's Efforts to Save Orphans), et s'appuyant sur l'organisation des femmes en petits groupes de solidarité. La situation est dramatique : l'épidémie a surtout touché les hommes âgés de 15 à 45 ans et le pays compte un million six cent mille orphelins. Pour que cette génération ne soit pas totalement sacrifiée, le FIDA tient à sensibiliser l'opinion internationale et propose à Kiarostami de se rendre sur place. En débarquant à Kampala avec deux collaborateurs (Seifollah Samadian et Ramine Rafirasme) et deux petites caméras DV, Kiarostami n'est même pas sûr de pouvoir répondre à la commande. Plongé dans une réalité dont il ignore presque tout, il filme comme on prend des notes, et se garde bien du moindre volontarisme : il ne s'agit pas de concevoir le film avant de l'avoir tourné, mais de se mettre en état de disponibilité, le regard aux aguets. Ce que capte le cinéaste au début du film, c'est sa propre distance par rapport à son sujet, thème ô combien kiarostamien, présent dans toute l'œuvre. Son but n'est pas de démontrer tout le tragique de la situation mais de trouver son incarnation par approximations successives. Des échecs, **ABC Africa** en comporte aussi. Accroché à sa DV au milieu des gamins, il manque de recul et ses images flirtent parfois avec le clip humanitaire d'excellente volonté. C'est la seule partie faible du film, celle où le cinéaste ne peut qu'enregistrer l'ambiguïté de sa position et les clichés qu'elle draine. C'est en passant peu à peu du trop général au très particulier que Kiarostami fait d'**ABC Africa** un vrai film de cinéaste.

Au hasard de ses promenades, il utilise alors toute l'acuité de son regard pour dépasser les apparences et livrer un véritable état des lieux, du drame ougandais comme des possibilités du cinéma devant une telle situation. Loin de vouloir se faire oublier dans le décor, Kiarostami ne cesse d'affirmer sa présence, et la puissance militante du film ne souffre pas de la forte présence de son auteur. Tout au contraire, elle en sort renforcée, comme si les tâtonnements et les doutes du cinéaste ne faisaient que renforcer l'ampleur et la complexité du sujet abordé. **ABC Africa** monte en puissance à mesure que Kiarostami se libère de ses inhibitions de cinéaste intimidé par la gravité de son sujet. (...)

Frédéric Bonnaud
Les Inrockuptibles - 23 Octobre

[Kandahar, ABC Africa] Ces deux films sont consacrés à une "grande cause humanitaire": Makhmalbaf au sort des femmes dans l'Afghanistan des talibans, Kiarostami aux enfants d'Afrique victimes du sida. Ces films sont exemplaires de deux manières de recourir au cinéma face à des situations réelles particulièrement graves et exigeantes. A cela s'ajoute une coïncidence majeure : le film **Kandahar** sort au moment où le thème qu'il aborde est au cœur de l'attention internationale.

Fortuits, ces rapprochements n'en sont pas moins chargés de sens - c'est le propre du montage cinématographique. Avec une intensité accrue par l'actualité, **ABC Africa** et **Kandahar** mettent en évidence deux approches antinomiques de la réalité par le même moyen d'expression. Il ne s'agit pas d'opposer les films de fiction (comme **Kandahar**) au documentaire (ce qu'est **ABC Africa**), mais deux régimes de relation au réel, qui peuvent être mis en œuvre par des films appartenant à l'un ou l'autre genre. Un film se construit à l'intersection d'un enregistrement par des machines et d'une construction narrative et plastique par un cinéaste. A cette intersection se jouent les qualités artistiques, informatives, mais aussi éthiques de toute œuvre de cinéma - y compris **Chantons sous la pluie** ou **Le Gendarme de Saint-Tropez**, mais a fortiori de films qui s'affrontent à de "grands sujets" politiques et moraux.

La posture des deux cinéastes iraniens est exemplairement opposée. Mohsen Makhmalbaf s'empare de la situation sociale (l'oppression), des éléments visuels naturels (le désert) et culturels (les costumes traditionnels). Il en donne des représentations stylisées, au service d'une fiction elle-même verrouillée par un scénario à suspense, fondé sur le compte à rebours. Même si sa dénonciation de la dictature islamiste est sincère, et si le savoir-faire graphique qui préside à la composition d'images spectaculairement décoratives est incontestable,

un tel film montre ainsi, avec les outils visuels agréables aux yeux des Occidentaux, une situation que tout Occidental s'accordera pour condamner sans réserve.

Appliquant avec brio les recettes de la publicité, il opère en fait un double effacement. Effacement de toute interrogation (d'où vient cette situation ? De quel point de vue est-elle montrée ?), effacement de la réalité dérangeante d'un pays misérable et d'une population interminablement et atrocement maltraitée sous l'abstraction des décors et la joliesse des costumes, sans parler du graphisme esthétisant qui fait de prothèses de jolis mobiles descendant du ciel.

Puisqu'on ne peut plus désormais regarder Kandahar indépendamment des événements qui bouleversent le monde depuis le 11 septembre, il faut dire combien, alors que le film semble enfin parler d'un sujet resté dans l'ombre, il occulte en fait ces "autres" dont on a soudain, semble-t-il, pris conscience qu'ils existent et qu'ils souffrent quand leur existence souffrante est devenue spectaculairement dangereuse pour d'autres qu'eux - "nous", les Occidentaux. La moindre des choses aurait été d'essayer de les voir, au lieu de les recouvrir d'oripeaux décoratifs. Les blessures laissées par les mines sont atroces, la misère est sale et laide, la violence et l'oppression ne sont pas photogéniques. Est-ce à dire que tout récit, toute construction artistique, toute fable, sont indéfendables, et qu'il n'existe pas d'alternative digne à une stricte monstration de réalités terribles ? (...)

Le paradoxe est que c'est un film commandé par un organisme humanitaire, et conçu comme un "simple" documentaire, qui vient au même moment montrer tout ce que peut, et doit, faire le cinéma.

ABC Africa pose toutes les questions qu'occulte Kandahar. Ainsi, à partir de sa propre position d'homme et de cinéaste confronté à un univers qu'il découvre, Abbas Kiarostami élabore une

œuvre qui se charge d'émotion, de nuances, de suggestions critiques, de pures échappées poétiques, de méditation sur l'art de filmer. Ainsi son nouveau film devient une œuvre d'art, portée par un élan dramatique intense en même temps qu'il donne acte de la réalité d'une tragédie. Aujourd'hui où d'autres horreurs ont un peu plus encore relégué dans l'ombre cette horreur-là, le film de Kiarostami aide, lui, à mieux regarder les images - y compris celles qui nous arrivent d'Afghanistan.

Jean-Michel Frodon
Le Monde Interactif - 24 Octobre 2001

Le réalisateur

Réalisateur iranien né en 1940. Kiarostami, formé à la faculté des Beaux-Arts de Téhéran, a eu le mérite de développer, sans moyens, et dans un milieu intégriste défavorable, une œuvre attachante.

Jean Tulard
Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Mosafer Le passager	1976
Avvaliha Élèves de première année	1985
Khamye doost Kojast Où est la maison de mon ami ?	1988
Kloz ap Close up	1989
Zondegui va digar hitch Et la vie continue	1991
Zir e Darakhtan é zeyton Au travers des oliviers	1994
Le goût de la cerise	1997
Le vent nous emportera	1999
ABC Africa	2001

Documents disponibles au France

Revue de presse
Cahiers du Cinéma n°558 - 561
Positif n°485/486 - 489
Fiches du Cinéma n°1626